HAL
open science

Autour de lat. micāre / dīmicāre - La théorie des matrices métaphoriques au service de l'anthropologie et de la reconstruction sémantique

Tatiana Taous

To cite this version:

Tatiana Taous. Autour de lat. micāre / dīmicāre - La théorie des matrices métaphoriques au service de l'anthropologie et de la reconstruction sémantique. Vita Latina, 2014, 189-190, pp.181. hal-03132213

HAL Id: hal-03132213

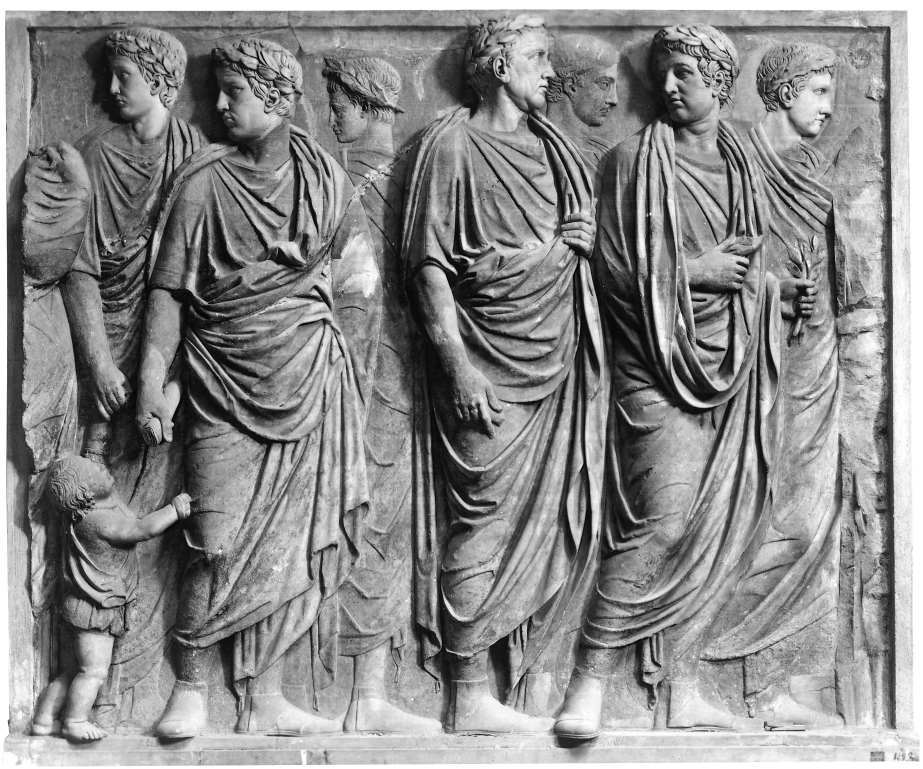
https://cyu.hal.science/hal-03132213

Submitted on 19 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VITA LATINA



Nº 189-190 Anno MMXIV

Autour de lat. *micāre/dīmicāre* La théorie des matrices métaphoriques au service de l'anthropologie et de la reconstruction sémantique

Abstract

In this paper we study the verbs *micāre* "scintillate" and *dīmicāre* "fight" drawing the hypothesis of a possible **semantic connection** between them due to their **formal comparability**. Our analysis is based on metaphorical structures theory : we address the issue of **a metaphorical** and poetical **structure** that would combine the light (of spears) with the fight, in Latin and other languages.

1. Introduction

1.1. Tout comme É. Benveniste s'interrogeait sur le possible rapport sémantique des termes morphologiquement fort proches *amenuiser – menuisier* [1], nous avons été amenée à réfléchir sur les éventuels rapports morphologiques et sémantiques des verbes latins *micāre – dīmicāre*. En effet, bien que *dīmicāre* et *pugnāre* soient les verbes les plus fréquents en prose pour dénoter le procès de combattre, *dīmicāre* n'apparaît que deux fois dans le corpus de poésie épique [2], alors que les emplois de *pugnāre* restent non négligeables, avec 89 occurrences

1. É. Benveniste 1974a : 258-259.
2. Chez Enn. *Ann.* ; Verg. *Aen.* ; Luc. ; Hom. Lat. ; Val. Fl. ; Sil. ; Stat. *Theb.* et *Ach.*

No 189-190, p. 181-208.

pour le verbe simple et 35 occurrences pour les préverbés associés. Bien que l'argument métrique puisse être un élément de réponse justifiant le peu de cas que font les poètes de ce verbe, dont la structure crétique est incompatible avec l'hexamètre, il nous a semblé néanmoins nécessaire de revenir sur ces deux occurrences et de tenter une justification sémantique de ces deux hapax d'auteurs :

(1) a. *Quem contra infelix non* aequis ***dimicat*** armis
Tlepolemus magno satus Hercule... (Hom. Lat.V, 522-523)
Contre lui, un infortuné ne **combat** pas *avec des armes égales*, Tlépolème, né de l'illustre Hercule...

(1) b. Caerulus *haud aliter, cum* ***dimicat***, *incola Thyles*
agmina falcigero *circumuenit arta* couinno (Sil. XVII, 416-417)
Ce n'est pas différemment que l'habitant de Thulé, *marqué de bleu*, encercle, lorsqu'**il combat**, les lignes compactes *avec son char armé de faux*

D'après le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'A. Ernout et A. Meillet (1985 : *s. v.* ***micō***), *dīmicāre* « combattre » est à mettre en relation avec *micāre*, dont il serait le préverbé. La consultation des différents termes latins formés sur le radical *mic-* laisse penser que ce sont les notions de clignotement, de scintillement et d'éclat qui prédominent. Le glissement sémantique conduisant de la notion de scintillement et de miroitement à celle de combat reste assez difficile à concevoir, comme l'attestent les différentes explications qui ont pu être avancées par les linguistes [3]. Pour notre part, nous ferons l'hypothèse que le glissement sémantique procède, non de la métonymie, mais de la dérivation analogique : à partir du sens général « s'ouvrir et se fermer », *micāre* signifierait « battre » (pour une veine, une artère), « trembler » (pour un membre) ou « scintiller » (pour un astre, une étoile). Par analogie de l'acception « scintiller », l'armement scintillant des guerriers mimant le scintillement d'une étoile, on aboutirait à *dīmicāre* « briller » (sous l'effet de l'armement), d'où « combattre » (d'un animé humain). Nous défendons également l'idée que ce glissement sémantique est inscrit dans la langue et qu'il suppose l'existence d'une « matrice » métaphorique, dans laquelle les notions d'éclat et de lueur conduiraient à celle de combat (contextes d'emploi comparables). J. Taillardat (1977 : 349) définit la « matrice métaphorique » comme « un moule » qui « donne l'explication des images [...] qui peuvent, en foisonnant, créer des champs métaphori-

3. Voir J.-B. Gardin Dumesnil (1827 : § 854) et F. Jacob (1883, *s. v.* ***dimico***), pour lesquels le glissement de *micāre* « briller » à *dīmicāre* « combattre » résulterait d'une modification syntaxique, d'ordre diathétique (passage d'un verbe intransitif « briller » à un verbe factitif « faire briller »). Pour A. Ernout – A. Meillet (1932 [1985], *s. v.* ***micō***), repris par Fr. Balsan (1935 : 202), le glissement sémantique se polarise autour du préverbe *di(s)* – exprimant l'éparpillement et la dispersion.

ques considérables ». Ces « champs métaphoriques considérables » constituent, dans la terminologie de G. Lakoff et M. Johnson (1980 : 16), des « métaphores structurelles », qui « règlent » et organisent le vocabulaire de la vie quotidienne. La métaphore structurelle sous-jacente au terme *dīmicāre* implique le recouvrement des concepts d'éclat et de combat [4].

Les deux occurrences du corpus épique tendent à valider l'importance de la notion d'éclat : *dīmicāre* serait sélectionné précisément parce que le contexte associe ce verbe à des éléments impliquant l'éclat de l'armement ou l'importance visuelle de l'armement :

Ainsi, en (1a), la forme *dimicat* serait appelée par l'ablatif *aequis... armis*, usuellement caractérisé par l'éclat dans les épopées [5].

Quant à l'occurrence silienne en (1b), elle se caractérise par l'utilisation des hapax *dimicat* et *falciger*. Or, c'est dans l'usage de ces deux lexèmes atypiques que se trouve une clé pour l'interprétation. D'un point de vue plastique, en effet, le passage fonctionne comme un tableau pittoresque marqué par la couleur (*caerulus*) et, dans notre hypothèse, par l'éclat des chars dotés de faux. Le recours à l'adjectif composé *falciger*, alors que l'adjectif *falcifer* aurait été plus attendu – puisque déjà employé par Lucrèce et Ovide –, serait un signe fait par l'auteur au lecteur-auditeur permettant ainsi de mettre l'accent sur les faux qui arment les chars du peuple de Thulé : la sélection de *dīmicāre*, en relation paronymique avec *micāre* et conservant le souvenir phonique de ce dernier, permettrait alors de parfaire le tableau en ajoutant au bleu azur le scintillement des faux. L'utilisation étonnante de *dīmicāre* trouverait, en définitive, une justification poétique à effet pittoresque.

Par ailleurs, l'interprétation que donne F. Jacob de *dīmicāre*, en en faisant un verbe signifiant spécifiquement « combattre (surtout à l'arme blanche, combat où les armes brillent de tous côtés) » [6], confirmerait notre interprétation. J. Costas Rodríguez, dans un chapitre consacré aux verbes « combattre » [7], relève que l'ablatif du nom des armes (type *armis* ou *ferrō*) n'apparaît que très rarement avec les verbes monosémiques *dīmicāre*, *luctārī*, *proeliārī* et *pugnāre*, contrairement à ce qu'il observe pour les verbes polysémiques *certāre*, *confligere*, *contendere* ou *dēcernere* où l'ablatif permet de réduire les lexèmes en compréhension. Le corpus épique confirme la quasi-absence d'ablatif instrumental avec *pugnāre* et *luctārī* – *proeliārī* étant ignoré des poètes, pour des raisons métriques analogues à celles avancées pour *dīmicāre* – : la présence de cet ablatif en (1a) ou la création d'une isotopie pittoresque en (1b) pourraient

4. La « métaphore structurelle » implique qu'un « concept [en l'occurrence, le combat] est métaphoriquement ***structuré*** en termes d'un autre concept » [ici, l'éclat]. Voir G. Lakoff & M. Jonhson 1980 : 24.

5. Voir, par exemple, L. Graz (1965 : 310-311) et A. Labbe (1998 : 128).

6. F. Jacob 1883, *s. v.* ***dimico***.

7. J. Costas Rodriguez 1980 : 120.

justifier la sélection de *dīmicāre*, qui évoque, par réminiscence lexicale, *micāre*.

Notre hypothèse nécessite, néanmoins, d'être confrontée à un corpus de textes plus nombreux et plus variés, tant du point de vue linguistique que générique, afin de déterminer si le rapport entre « scintiller » et « combattre » résulte bien d'une « matrice » métaphorique, en ce sens que la métaphore structurelle sous-jacente n'est ni fortuite ni limitée linguistiquement, mais constitue un « moule », un patron métaphorique récurrent. Il s'agira alors de voir si les deux désignations latines [8] trouvent des correspondants sémantiques dans d'autres langues, ce qui permettrait de reconstituer la chaîne d'une évolution sémantique qui paraît rompue en synchronie, comme l'indiquent les données lexicographiques, divergentes sur cette question [9].

1.2. La seconde problématique porte sur la signification à conférer à *micāre*, puisque, une fois encore, les données lexicographiques divergent, les dictionnaires et les études faisant prédominer les notions de mouvement [10] ou de brillance et d'éclat [11]. La notion de combat transparaît également : outre le rapprochement fantaisiste d'E. R. Wharton [12], le fait de traduction suivant est intéressant à signaler, puisqu'il met en évidence la proximité sémantique entre deux sens *a priori* distincts : « combattre » (dénotant un procès générique) et « jouer à la mourre » (dénotant un procès spécifique) :

---

8. Sur l'opposition entre « désignation » (dénomination ou expression linguistique) et « signification », voir É. Benveniste 1969, 1 : 12.

9. La relation morphologique entre *micāre* et *dīmicāre* est, en effet, controversée. Voir Fr. Valpy 1828, *s. v.* ***dīmĭco***, A. Walde – J. B. Hofmann 1938, *s. v.* ***dīmicō***, L. Döderlein 1841, *s. v.* ***dimicare***. Ces différentes hypothèses étymologiques, ainsi que le silence observé par Isidore de Séville (viie s.) dans ses *Etymologiae* concernant *dīmicāre* et sa famille morphologique, prouvent que *dīmicāre* est immotivé et qu'il n'est plus analysable en synchronie, puisque son rapprochement à une famille morphologique soit n'est pas envisagé (dans le cadre des locuteurs latins, qui perçoivent le mot comme un mot simple), soit suscite de réelles difficultés pour les linguistes modernes. Le fait que *dīmicāre*, à l'inverse des autres verbes de signifié « combattre », n'ait pas donné lieu à préverbation (type **redīmicāre*, **ēdīmicāre*, **dēdīmicāre*...) indique, toutefois, que le verbe est sans doute déjà un préverbé ; par ailleurs l'existence d'un *ēmicāre* laisse penser que *dīmicāre* est bien formé sur *micāre*. Nous retiendrons donc cette hypothèse formelle. Reste à présent à comprendre le mécanisme sémantique sous-jacent à ces deux verbes.

10. Voir Fr. Valpy 1828, *s. v.* ***mĭco*** et M. Bréal – A. Bailly 1918, *s. v.* ***mĭco, as, mĭcui, mĭcāre***.

11. Voir Fr. Valpy 1828, *s. v.* ***mĭco***, citant E. Forcellini ; J. Loth 1929 : 152-153, qui se fonde sur le rapprochement des formes latine, galloise et cornique ; M. Nyman 1987 : 234.

12. E. R. Wharton 1890, *s. v.* ***mico*** et ***mūcrō***. L'auteur pose, à partir du grec, du latin et du lituanien, une racine **mük-* et un verbe **mucō* « combattre », d'où découlerait naturellement *dīmicāre*.

(2) a. *Vt quidem uni suppliciter sepulturam precanti respondisse dicatur, iam istam uolucrum fore potestatem ; alios, patrem et filium, pro uita rogantis* sortiri *uel* ***micare*** *iussisse ut alterutri concederetur* (Suet. *Aug.* XIII, 2)
(2) b. Traduction de La Harpe (Paris, 1893) revue par J. Poucet (2001) :
On dit même que l'un d'eux lui demandant avec instance la sépulture, il lui répondit que les vautours en prendraient soin. D'autres rapportent qu'un père et un fils le suppliant de leur accorder la vie, il ordonna qu'*ils tirassent au sort* ou **qu'ils combattissent ensemble**, promettant la grâce au vainqueur
(2) c. Traduction de J. C. Rolfe (1914, éd. Loeb) :
For instance, to one man who begged humbly for burial, he is said to have replied : « The birds will soon settle that question ». When two others, father and son, begged for their lives, he is said to have bidden them cast lots *or* ***play mora****, to decide which should be spared.*

Ces deux traductions révèlent que, bien que les sens de « combattre » et de « jouer à la mourre » soient nettement distincts, l'hésitation peut être de mise, parce qu'il existe une certaine proximité entre le jeu et le combat. Le latin présente, en effet, une matrice métaphorique bien attestée par ailleurs, *pugnāre* évoquant le combat de ceste, *luctārī*, la pratique de la lutte sportive et *certāre* et sa famille morphologique ayant des emplois dans le domaine des jeux (tel *certamina* au sens de « joutes poétiques »). C'est en vertu de ce rapport sémantique qu'E. Forcellini justifie le glissement entre *micāre* « jouer à la mourre » et *dīmicāre* « combattre ». E. Forcellini met alors en parallèle le couple *micāre-dīmicāre* (*digitīs*, *gladiīs* ...) avec *cernere-dēcernere* (*ferrō* ...) et suppose, à côté d'un *cernere ferro* (forme dépréverbée attestée chez Virgile, en *Aen.* XII 709), un *micāre gladiis* :

(3) *A* mico. *Quia, sicut* micando digitis *controuersiae dirimi solent, ita* micando gladiis. *Vt « cernere ferro » dixit Virgil*
De *mico*. Parce que, tout comme les controverses sont habituellement réglées *en jouant à la mourre*, de même, [elles se règlent] *en faisant briller les épées*. Comme Virgile dit « se battre au fer » [13]

Ce panorama lexicographique présente l'intérêt de mettre les deux désignations (*micāre/dīmicāre*) en relation avec trois significations : celle de mouvement, celle d'éclat, celle de combat. Il s'agit alors de tenter de comprendre comment s'articulent ces trois significations et comment elles peuvent se diffuser dans l'une et/ou l'autre désignations.

13. Sur la matrice métaphorique (ou « métaphore structurelle ») La discussion, c'est la guerre, voir G. Lakoff & M. Johnson 1980 : 16 et 70-73.

1.3. Nous souhaiterions, à partir de cette étude, montrer que les désignations possèdent en creux des éléments sur la société et sur la manière dont les hommes constituent et motivent leur vocabulaire [14].

Notre second objectif, plus spécifique, est de montrer que le lien entre *éclat* et *combat* n'est pas aussi déroutant qu'il n'y paraît au premier abord : si les langues ont tendance à forger les verbes relatifs au combat à partir de termes dénotant le nom des armes [15] ou le « combat » [16], le cas de *dīmicāre* nous paraît illustrer un cas de matrice métaphorique, devenue usuelle dans la littérature et l'épopée, au point de ne plus être sentie comme telle. À la désignation dénotative traditionnelle, la langue littéraire substitue une dénomination métaphorique, charriant dans son sillage une série d'images mythiques, mythologiques et cosmogoniques, nous invitant à nous replonger dans la conception et l'idéologie des temps passés.

Pour ce faire, nous partirons des trois traits sémantiques isolés (/mouvement/ –/éclat/–/combat/) et tenterons de voir si les textes autorisent des glissements sémantiques de l'un à l'autre trait au sein d'une même désignation. Afin de mener à bien ce projet, nous nous fonderons dans un premier temps sur les conclusions auxquelles nous a conduite le corpus de poésie épique latine : il faudra donc tenter de prouver, d'une part, que *micāre* permet de créer des contextes où le nom des « armes » entre dans l'isotopie de la lumière et de l'éclat, d'autre part, que *dīmicāre* se construit généralement avec un nom d'arme, évoquant explicitement ou implicitement l'idée de lumière, et qu'il présente des propriétés contextuelles et des configurations sémantico-syntaxiques (notamment, en matière d'agent et d'instrument) analogues à *micāre*. Nous proposerons, dans un second temps, d'élargir le champ des investigations en incluant à la réflexion d'autres langues que le latin. Nous chercherons alors à voir si les champs sémantiques du mouvement, de la lumière et du combat sont liés, dans d'autres langues que le latin, et s'ils possèdent, en somme, des frontières sémantiques poreuses invitant à interpréter ces zones de recouvrement comme un indice de l'existence de matrices métaphoriques communes [17]. Nous nous placerons alors à la fois au niveau de la morphologie du signifiant et au niveau conceptuel et anthropologique du signifié.

2. Approche contextuelle à partir des données latines

2.1. Contrairement à *dīmicāre*, qui présente un signifié unifié dans la synchronie du latin, *micāre* se caractérise par une certaine polysémie, le sens du verbe

14. Voir É. Benveniste 1974b : 95 et 97-98.
15. Voir gr. κορύσσω, gr. τοξεύω ; fr. *massacrer* (dénominatif de fr. *massue*) ; angl. *spear*.
16. Voir fr. *combattre*, fr. *guerroyer*, angl. *fight*, lat. *bellāre* ...
17. Ces trois concepts, qui entretiennent des relations métaphoriques, forment alors « un système fondé sur la sous-catégorisation ». Pour un exemple analogue de sous-catégorisation, voir G. Lakoff – M. Johnson 1980 : 19 et note 1.

variant en fonction de la « référence », *i.e.* en fonction du sujet ou du contrôleur mis en œuvre.

Une prospection chez les auteurs latins révèle que, selon le contexte, *micāre* réalisera :

2.1.1. soit, le trait /mouvement rapide, mouvement intermittent/ : ce sens se repère par le contexte étroit, qui présente des termes orientant l'interprétation du verbe (voirles éléments en capitales dans les exemples), et par le sujet ou contrôleur, renvoyant à une partie du corps (voir les éléments en gras) :

(4) a. *Iam uero* **uenae et arteriae *micare*** *non desinunt quasi quodam igneo MOTV, animaduersumque saepe est cum cor animantis alicuius euolsum ita MOBILITER PALPITARET ut* imitaretur igneam *CELERITATEM* (Cic. *Nat. deor.* II, 24)
Désormais, assurément, ***les veines et les artères*** ne cessent de **s'agiter** *comme* dans LE VACILLEMENT *du feu* et l'on s'aperçoit comment le cœur de tout être vivant, bien qu'arraché, PALPITE aussi RAPIDEMENT que s'*il imitait* LA MOBILITÉ *d'une flamme*
(4) b. *Te decisa suum, Laride, dextera QVAERIT*
Semianimes que ***micantdigiti*** ferrumque retractant (Verg. *Aen.* X 395-396)
Coupée, c'est son maître, Laridès, que ta main RECHERCHE et, à demi-animés, ***les doigts*** **palpitent** et ressaisissent le fer
(4) c. *Sed quemadmodum in corpore nostro dum bona ualetudo est,* **uenarum** *quoque imperturbata* MOBILITAS *modum seruat ; ubi aliquid aduersi est,* ***micat*** crebrius et suspiria atque anhelitus laborantis ac fessi signa sunt (Sen. *Nat.* VI, 14, 2)
Mais ainsi tant que notre corps est en bonne santé, *LE RYTHME des veines*, non troublé, conserve aussi sa mesure ; mais lorsque qu'un événement contraire survient, **il bat** de façon plus dense et la respiration et le souffle sont des signes d'un individu qui a peiné et qui est exténué

On pourra relever ici l'intérêt de l'occurrence (4a) : Cicéron expose clairement l'analogie (voir *quasi* et le subj. *imitaretur*) qui existe entre le battement des veines et des artères, d'une part, et le mouvement des flammes, de l'autre, (voir le polyptote autour de l'adj. *igneus*) : les veines et les flammes ont en commun de « bouger » (*motu – mobiliter*) de façon rapide (*celeritatem*). Cicéron, en explicitant la matrice métaphorique sous-jacente aux emplois de *micāre*, permet d'en comprendre la variété : à partir du trait /mouvement rapide/ et par analogie, *micāre* s'applique non seulement à tout « référent » impliquant l'idée de flamme (*ignis*, *flamma*, *fulgur*, *fulmen*..., voir *infra* (5)) ou ayant un mouvement comparable à celui des flammes, mais encore plus largement, à toute source lumineuse, indépendamment de la propriété calorifique (voir *infra*(6)). Dès lors, le sens de « scintiller » devient possible [18].

18. Le recours à l'analogie permet à Cicéron de se justifier de l'emploi hasardeux, dans un texte en prose, de *micāre* appliqué à un agent autre qu'un élément igné. Cette extension du domaine d'emploi de *micāre* aux membres du corps est un poétisme (voir, outre (4b), Enn.,

2.1.2. soit le trait /scintillement, miroitement/. C'est, une fois encore, le contexte étroit qui permet de repérer cet emploi, le champ lexical du scintillement y apparaissant explicitement (voir, en (5) et (6), les éléments en capitales) :

(5) a.*SOL qui* ***micantem*** *CANDIDO curru atque equis*
flammam *citatis FERVIDO ARDORE explicas* (Acc., *Trag.* 581)
SOLEIL, toi qui déploies **miroitant** sur ton char D'UN BLANC LUMINEUX et sur tes chevaux excités PAR UNE BOUILLONNANTE ARDEUR ***une flamme***
(5) b.*Ora tument ira, nigrescunt sanguine uenae*
LVMINA *Gorgoneo saeuius IGNE* ***micant*** (Ov. *Ars* III, 502-503)
Le visage gonfle de colère, les veines noircissent sous l'effet du sang, ***les yeux*** **pétillent** plus cruellement que LE FEU des Gorgones
(5) c. *Quod si di placabiles et aequi delicta potentium non statim FVLMINIBVS persecuntur, quanto aequius est hominem hominibus praepositum miti animo exercere imperium et cogitare, uter mundi status gratior oculis pulchriorque sit, sereno et puro DIE, an cum fragoribus crebris omnia quatiuntur et* **IGNES** *hinc atque illinc* ***micant***... (Sen. *Clem.* I, 7, 2)
Que si les dieux miséricordieux et justes ne poursuivent pas immédiatement DE LEURS FOUDRES les forfaits des puissants, d'autant plus justement que l'homme, préposé aux hommes, exerce son pouvoir avec un cœur doux et se demande lequel des deux états du monde est plus agréable et plus beau pour les yeux – UN CIEL serein et pur ou lorsque tout est secoué par des coups de tonnerre successifs et que ***LES ÉCLAIRS*** **étincèlent** de-ci de-là ? – ...

(6) a.*Vt primo statim, concursu concrepuere arma* ***micantes****que FVLSERE* **gladii**, horror ingens *spectantis perstringit* (Liv., I, 25, 4) [19]
Aussitôt, dès que, dans l'assaut, les armes retentirent et que, **miroitantes,** ***les épées*** ÉTINCELÈRENT, une *horreur immense* saisit les spectateurs
(6) b. *ARDENTIS clipeos atque* **aera** ***micantia*** *cerno* (Verg. *Aen.* II, 734) [20]
Je vois les boucliers ÉTINCELER et ***les bronzes*** **briller**

2.1.3. soit, encore, de façon beaucoup plus résiduelle, un sens ludique, spécifique : celui de « jouer à la mourre » (voir (2a) – (2c) et (7)). Cette signification se repère, sémantiquement, par le caractère animé du sujet-agent ; syntaxiquement, par la construction absolue ou l'ablatif instrumental *digitis* ; et, enfin, lexicalement, par l'absence de termes impliquant un mouvement ou un éclat et par la présence éventuelle du verbe *sortīrī* (« tirer au sort ») ou du nom *sors*, termes avec lesquels *micāre* entre en opposition [21] :

Ann. fr. incert. XII et Ov., *Epist.* V 37-38) que Cicéron s'empresse de souligner comme tel à son lecteur.

19. Voir en outre, pour la prose, Curt. VIII, 26, Sen. *Epist.* CIX, 18 ou Hier. *Epist.* 97.

20. Voir en outre, pour la poésie, Lucr. I, 319-321, Sil. II, 395-398 ou Stat. *Theb.* IV, 121-123.

21. Le sens de « jouer à la mourre » peut paraître déroutant, au regard des deux sens précédents, liés par un rapport analogique. Certains chercheurs du XIXe s. ont proposé une

(7) a. *Nullum erit certamen sed quasi* sorte *aut* ***micando*** *uictus alteri cedet* **alter** (Cic. *Off*. III, 23, 90)
Il n'y aura aucun engagement mais, ***l'un***, comme s'il était désigné vaincu *par tirage au sort* ou **par le jeu de la mourre**, cèdera à l'autre
(7) b. *Cum enim fidem alicuius bonitatemque laudant dignum esse dicunt* quicum *in tenebris* ***mices*** (Cic. *Off*. III, 19, 77)
Lorsque, en effet, on loue la loyauté et l'honnêteté de quelqu'un, on dit qu'on pourrait **jouer à la mourre** *contre lui* dans l'obscurité

Le tableau suivant rend compte de la proportion d'occurrences revenant respectivement aux trois traits isolés, selon les deux types de discours (prose ou poésie). Le corpus se compose de 383 occurrences [22], s'échelonnant des périodes 1 à 10 [23]. Pour la prose, 30 auteurs ont été relevés ; on a dénombré également 30 poètes différents et, enfin, 8 auteurs « hybrides ».

PROSE			POÉSIE		
/mouvement/	/éclat/	/jeu/	/mouvement/	/éclat/	/jeu/
006 occ.	**138 occ.**	008 occ.	029 occ	**201 occ.**	001 occ.
= 152 occ.			**= 231 occ.**		

Fig. 1. – Répartition des trois traits sémantiques isolés pour le verbe *micāre* (en nombre d'occurrences)

La figure 1 révèle ainsi que, contrairement aux données lexicographiques, *micāre* n'est pas un verbe spécifiquement poétique, puisque près de 40 % des occurrences de ce verbe ont été relevés dans un corpus de prose. De même, le trait /éclat/ n'est pas poétique, contrairement à ce que laissent penser, une fois encore, les dictionnaires. Le trait /éclat/, en effet, se manifeste, dans la prose, dans près de 91 %, ce même trait apparaissant dans une proportion légèrement inférieure en poésie (dans 87 %). Par contrecoup, les traits /mouvement/ et /jeu/ sont résiduels en prose, tandis que le trait /mouvement/ demeure, en proportion, assez vivant en poésie (12,6 % *vs*. 4 % seulement en prose).

description du jeu de la *micatio* réactivant les notions de rapidité et de mouvement, « les mains s'ouvrant et se fermant avec une extrême rapidité ». Mais cette explication par spécialisation calque sans doute, *a posteriori*, les sens usuels enregistrés par les dictionnaires à l'entrée « *micō* ». Voir Ch. Daremberg & Éd. Saglio (dir.) 1877-1919, *s. v.* ***micatio*** et A. Rich 1883, *s. v.* ***micatio, digitis micare***.

22. À partir d'une recherche sur le site de Brepols (*Brepolis Latin : Library of Latin Texts* (série A)), nous avons interrogé les formes *mica**, *mice** et *micu**.

23. Nous avons limité la recherche à ces dix périodes, soit du début de la République romaine (IIIe s. av. J.-C. = période I) à la fin du VIe s. ap. J.-C. (période X). Pour la périodisation complète, voir P. Flobert 1975 : 42 et 92.

La figure 2, quant à elle, permet de rendre compte de la vitalité de chacun de ces trois traits au cours de la latinité :

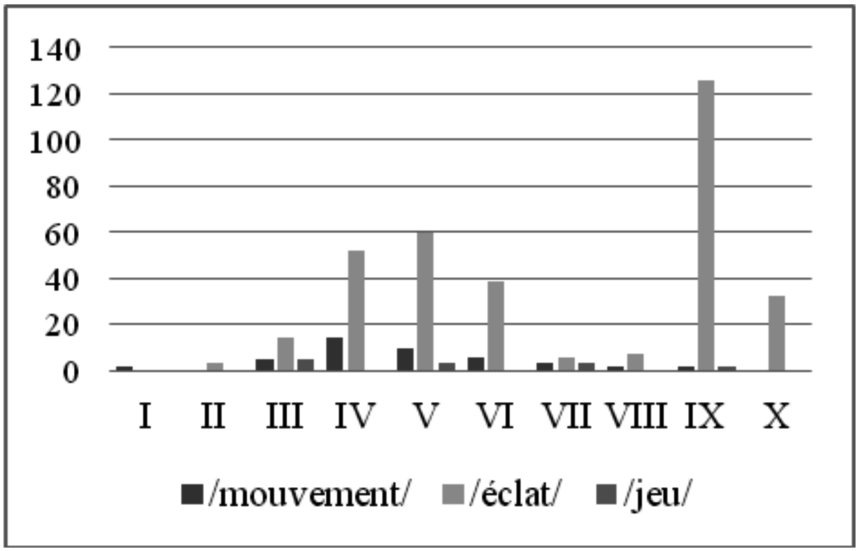


Fig. 2. – Répartition en nombre d'occurrences des différents traits du verbe *micāre* selon les périodes de la latinité (d'après la périodisation de P. Flobert 1975)

D'après les périodes I et II, les traits /mouvement/ et /éclat/ apparaissent comme anciens. Il en irait également de même du trait /jeu/, puisque la formule proverbiale citée par Cicéron (en 7b) atteste la forme d'instrumental archaïque *quīcum* [24]. Les données de la période III corroboreraient ce point, en confirmant la cohabitation relativement homogène de ces trois traits pendant toute la période républicaine. À partir du siècle d'Auguste (période IV) jusqu'à l'époque flavienne (période VI), le trait /éclat/ connaît une vigueur particulière. Le déploiement de cet emploi pourrait aller de pair avec l'avènement de l'Empire : la *pax Romana* d'Auguste conduit un historien comme Tite-Live à proposer des tableaux pittoresques des affrontements guerriers, tandis que le culte de l'apothéose pousse les poètes à évoquer l'éclat des astres, signes de l'apothéose de héros mythiques ou d'empereurs. Les auteurs des périodes VII et VIII, en revanche, méconnaissent le trait /éclat/ ou, plus exactement, lui accordent une place insignifiante : *micāre* est employé aussi bien dans chacun des trois traits. Ce recul du trait /éclat/ pourrait être corrélé à l'absence (ou la quasi-absence)

24. Sur l'ancienneté du jeu de la mourre, pratiqué déjà dans l'ancienne Égypte, voir Ch. Daremberg & Éd. Saglio (dir.) 1877-1919, *s. v.* ***micatio***.

de poètes pour ces périodes. Pour les auteurs de ces périodes, il semble que le trait /éclat/ soit devenu propre aux genre et registre poétiques. Enfin, de manière assez surprenante, la période IX fait figurer un pic des emplois de *micāre* avec le trait /éclat/. Les textes recensés, de mouvance chrétienne, évoquent alors le Christ en gloire ou la grâce lumineuse et la transfiguration qui touchent les saints ou les martyrs.

Après cet aperçu des différents emplois de *micāre*, nous souhaiterions revenir plus précisément sur le trait /éclat/ : d'une part, parce que c'est le plus fréquent, et d'autre part, parce que c'est, selon notre hypothèse, de ce trait que serait issu *dīmicāre* « combattre ».

2.2. L'ensemble du corpus confirme l'idée que *micāre* « briller, scintiller » entre très souvent dans l'isotopie de la lumière et de l'éclat. La cooccurrence des champs sémantiques relatifs au feu (voir les éléments en capitales en 8-9) et aux sources lumineuses (voir les éléments en caractères droits) indique la porosité de ces deux domaines d'expérience. Nous avons placé en gras (sans italiques) les sujets ou contrôleurs de *micāre* :

(8) **Feu et lumière naturelle :**
... ille repente
accepit solitam FLAMMAM, notusque medullas
intrauit CALOR et labefacta per ossa cucurrit :
non secus atque olim tonitru cum rupta corusco
IGNEA rima *micans* *percurrit* lumine *nimbos* (Verg. *Aen.* VIII, 388-392) [25]
Lui, soudain, reçut LA FLAMME habituelle, UNE CHALEUR connue pénétra dans sa moelle et parcourut ses os secoués, exactement comme lorsque, autrefois, déchirée par un coup de tonnerre, ***une fente DE FEU*** **scintillante** parcourut les nimbes *de sa lumière éclatante*

(9) **Feu et lumière artificielle (les armes) :**
Inter ***micantis*** *ubique* **gladios** *et militarem in rapina tumultum, inter FLAMMAS et sanguinem stragemque impulsae ciuitatis, inter fragorem templorum super deos suos cadentium uni homini pax fuit* (Sen. *Dial.* II, 6, 2) [26]
Au milieu ***des épées*** **scintillant** de toutes parts et du tumulte des soldats pour les prises de guerre, au milieu DES FLAMMES et du carnage sanglant de la cité attaquée, au milieu du fracas des temples s'écroulant sur leurs propres dieux, un seul homme fut en paix

Le nom des armes entre néanmoins rarement en cooccurrence avec un autre champ sémantique (feu ou lumière naturelle) [27]. Une étude attentive des sujets-

25. Voir, en outre, Ov. *Met.* I, 498-500 et Sen. *Thy.* 49-50.
26. Voir, en outre, Sil. XIII, 180-181 et Auson. *Perioch. Il.* V, 3.
27. D'un point de vue méthodologique, nous avons considéré comme cooccurrents des exemples relevant à la fois de la cooccurrence étroite (*i. e.* à l'intérieur d'un SN, tel *Culex* 169

contrôleurs de *micāre* « briller » révèle que ***l'absence de cooccurrence***, attestée dès les premières périodes de la latinité (II-III), est le phénomène le plus fréquent : le feu (II), la lumière naturelle (II) et la lumière artificielle (III, telle celle des armes, des pierres précieuses ou des métaux) possèdent intrinsèquement la faculté de *micāre*, de « scintiller ». Cette propriété leur est interne, mais d'après le nombre d'occurrences relevées, on peut établir une échelle dans la capacité de ces trois domaines à être associés à l'idée d'éclat et de scintillement : la lumière naturelle apparaît comme le sujet privilégié de ce verbe, suivie de la lumière artificielle qui est, en réalité analogique de la lumière naturelle ; le feu se présente dans un troisième temps sur l'échelle du scintillement, peut-être parce que le trait /éclat/ apparaît comme secondaire au regard du trait /chaleur/, sème spécifique au feu [28].

Au niveau de la ***cooccurrence***, la lumière artificielle ne rentre que rarement en cooccurrence avec le domaine du feu ou de la lumière naturelle. Les rares cas de cooccurrence coïncident avec les textes poétiques qui explicitent clairement l'image et l'analogie entre ces trois domaines [29]. Dans cette perspective, le trait /éclat/ (calorifique ou non) constituerait un sème inhérent aux noms des armes, sans qu'il soit nécessaire d'expliciter l'analogie entre la lumière artificielle (produite par une arme ou un métal), d'une part, et le feu ou la lumière naturelle, d'autre part. Cette hypothèse linguistique trouverait un prolongement dans la mythologie, puisque c'est précisément Héphaïstos – Vulcain, dieu du feu et forgeron-armurier dans les épopées [30], qui élabore les armes. L'image, profondément ancrée dans le lexique et l'imaginaire latins, n'a pas besoin d'être précisée (métaphore *in absentia*).

2.3. La signification « briller, scintiller » peut se réaliser, alors même que le sujet ou le contrôleur ne présente pas les traits sémantiques imposés par cette acception. Dans ce cas de figure, le sujet-contrôleur possède exceptionnellement la propriété de briller, la véritable source lumineuse étant exprimée par un ablatif instrumental relevant explicitement de l'un des trois champs sémantiques usuels (feu, lumière naturelle, lumière artificielle), notés en capitales dans les exemples : dans ce type de tours, l'ablatif instrumental joue le rôle

---

flammarum lumina ou Sil. I, 135 *igneus aether* ou sur la même chaîne syntagmatique, tel Sil. XIII, 181 *tela simul flammaeque* ou Sil. II, 395 *clipeum saeuo fulgore micantem*) et à la fois de la cooccurrence large.

28. Dans le détail, on a dénombré 99 occ. présentant la lumière naturelle comme sujet-contrôleur, 49 occ. pour la lumière artificielle et 25 occ. pour le feu. Pour des exemples, voir, pour la lumière naturelle, Ov. *Met.* VII, 217-218 et Sen. *Dial.* VI, 18, 2 ; pour la lumière artificielle, Lucr. VII, 320-322 et Liv. VII, 5, 6 ; pour le feu, Lucr. III, 288-289 et Amm. XVIII, 6, 9.

29. Voir Sil. V, 238-239 ou Macr. *Satur.* V, 13, 35.

30. Voir Hom. *Il.* XVIII, 478-617 ; Hes. *Bouclier d'Héraclès* ; Verg. *Aen.* VIII, 608-731.

sémantique de second agent. J. Haudry (1970) qualifie cet emploi de l'instrumental de « désubjectif ». Au vu des occurrences, une tendance se dessine : l'instrumental représente le feu ou la lumière naturelle lorsque le référent-sujet est un inanimé (voir10a), mais le nom d'une arme, lorsque le référent-sujet est un animé (voir10b) :

(10) a. **Stagna** *VAGA sic LVCE* ***micant*** ubi Cynthia caelo (Val. Fl.III, 558) [31]
Les étendues d'eau **resplendissent** ainsi D'UNE LUMIÈRE DIFFUSE, lorsque Cynthia dans le ciel...
(10) b. *Neminem totis mox castris quietum uideres : acuere alii gladios, alii galeas bucculasque scutorum, alii loricas tergere, alii aptare corpori arma experirique sub his membrorum agilitatem, quatere alii pila,* **alii** ***micare*** *GLADIIS mucronemque intueri* (Liv. XLIV, 34, 8) [32]
Bientôt, dans tout le camp, on ne vit personne rester oisif : on aiguisait qui les épées, qui les casques et les bosses des boucliers ; d'aucuns fourbissaient les cuirasses, d'autres adaptaient les armes à leur corps et expérimentaient, sous leurs poids, l'agilité de leurs membres ; d'autres encore, brandissaient des javelots, ***d'autres*** enfin **scintillaient** SOUS LES ÉPÉES et en inspectaient la pointe

Bien que ces configurations demeurent rares (dans près de 12 % du corpus), elles nous paraissent essentielles : l'occurrence (10b) et les références indiquées dans la note 32 présentent une configuration sémantico-syntaxique analogue à celle offerte par *dīmicāre* (voir*infra*11) : un agent animé au nominatif et un ablatif du nom des armes. Ces configurations pourraient être à l'origine du glissement d'un verbe *micāre* « briller » à un préverbé *dīmicāre* « combattre ».

(11) a. *Ab his primo Marsi dissentire incipiunt eamque oppidi partem quae munitissima uideretur occupant tantaque inter eos dissensio exsistit ut manum conserere atque ARMIS* ***dimicare*** *conentur* (Caes. *Ciu.* I, 20, 3)
Tout d'abord, les Marses commencent par être en désaccord avec eux et occupent la partie de la place-forte qui paraissait la mieux fortifiée ; mais une dissension telle s'établit entre eux qu'ils tentent d'en venir aux mains et de **combattre** PAR LES ARMES
(11) b. ... *incertum ob decorem an quid aliud* uitro *corpora* infecti. *Causas tamen bellorum et bella contrahunt ac se frequenter inuicem infestant [...].* ***Dimicant*** *non equitatu modo aut pedite, uerum ET BIGIS ET CVRRIBVS Gallice ARMATIS : COVINNOS uocant, quorum FALCATIS axibus utuntur* (Mela III, 6, 52)
... on ne sait pas s'*ils recouvrent* leur corps *de pastel bleu* pour l'esthétique ou pour quelque autre raison. Mais ils rassemblent des motifs de guerre et des guerres et se harcèlent souvent chacun leur tour [...]. **Ils combattent** non seulement avec la cavalerie ou l'infanterie, mais également AVEC DES BIGES ET DES CHARS ARMÉS à la gauloise : ils appellent CHARS DE GUERRE ceux dont ils utilisent les essieux DOTÉS DE FAUX

31. Voir, en outre, Verg. *Aen.* I, 90-91 et *Laus Pisonis* 92-94.
32. Voir, en outre, Val. Fl. VIII, 308-310 et Cypr. Gall. *Heptateuchos* 613-614.

D'un point de vue lexical et sémantique, l'occurrence de Pomponius Mela en (11b) doit être mise en relation avec l'hapax de Silius Italicus en (1b). En effet, les deux extraits présentent des analogies contextuelle et lexicale : dans les deux cas, il s'agit d'une rubrique ethnologique sur les modes de combat des habitants (de Thylé ; de Bretagne). L'occurrence de Silius Italicus présente trois réminiscences lexicales : l'ablatif *falcigero... couinno* rappelle, en les synthétisant, les accusatif et ablatif *couinnos/falcatis axibus*, tandis que l'allusion aux peintures bleues dont se marquent les peuplades considérées est évoquée dans les deux passages (*uitro//caerulus*).

Plus largement, la possibilité qu'offre *micāre* de faire, selon les configurations syntaxiques, de la source lumineuse soit le nominatif-sujet ou contrôleur, soit l'ablatif instrumental, rappelle une structure syntaxique mise en évidence par Jean Haudry (1970 : 54) sous le nom d'« instrumental désubjectif ». La mise en parallèle du fonctionnement sémantico-syntaxique sous-jacent aux structures en *gladiis micāre* et *gladiis dīmicāre* révèle que l'homologie entre les deux tours est une homologie de surface, puisque, si l'on développe le contenu sémantique sous-jacent au tour *gladiismicāre*, on constate qu'il ne saurait équivaloir à la structure sémantique impliquée par *gladiis dīmicāre* :

J. Haudry (1970 : 54)	D'après (10b)	D'après (11a)
a[1]. *Arbor radicibus haeret* Nom. Instr. désubj. = ↕ ↕ G Nom. a[2]. *Arboris radices haerent* → a[3]. Synthèse de *arbor haeret* + *radices haerent*	b[1]. *Milites gladiis micant* Nom. Instr. désubj. = ↕ ↕ G Nom. b[2]. *Militum gladii micant* → b[3]. Synthèse de *milites micant* + *gladii micant*	c[1]. *Marsi armis dimicant* Nom. Instr. = ↕ ↕ ↕ ↕ c[2].**Marsorum arma dimicant* → c[3]. ~~Synthèse de *Marsi dimicant* + *arma dimicant*~~

Fig. 3. – Analyse sémantique de structures syntaxiques comparables en surface

Le nœud du problème se cristallise autour de l'ablatif instrumental : avec *dīmicāre*, l'ablatif ne recouvre pas un instrumental désubjectif (voir c[3]), mais un instrumental « déprédicatif », dans la mesure où « il fonctionne comme second prédicat du même sujet, simultané par rapport au premier » [33]. L'énoncé *Marsi armis dimicant* serait la synthèse de deux énoncés sous-jacents simultanés : *Marsi dimicant* et *Marsi armis utuntur*. L'ablatif fonctionne alors comme

33. Voir J. Haudry 1970 : 46.

un instrumental (déprédicatif) interne (ou complément interne) sans figure étymologique : le type *armīs dīmicāre* rejoint le type gr. ὕπνῳ εὕδειν « dormir » [34].

Le glissement sémantique de « briller » à « combattre » serait corrélé au glissement affectant l'ablatif, qui, d'instrumental désubjectif qu'il était (voir 12b') et qui est confirmé par la posture argumentale de sujet ou de contrôleur qu'il occupait à date ancienne (voir12a), devient un instrumental déprédicatif (voir12b'') : le sémantisme de l'ablatif finit par irradier et par influencer celui du verbe (ce n'est plus l'arme qui brille, mais l'arme qui est perçue comme un instrument de combat). Ces glissements sémantiques au sein du verbe (*micāre*) et de l'ablatif conduiraient à la restructuration du signifiant (*dīmicāre*). Dans un dernier mouvement évolutif, l'instrumental déprédicatif finit par n'être qu'un « instrumental d'instrument » (voir 12b'') [35] : dès lors parfaitement accessoire puisque le verbe exprime la teneur sémantique du complément, le complément est conçu alors comme redondant par rapport au verbe. On fera ici l'hypothèse du scénario suivant :

(12) *Ignes*
a. I – IV *Sidera* } *micant*
Gladii

b'. *Miles micat* + *gladius micat* (instr. désubjectif)
= le soldat brille parce que l'épée brille

b. III… *Miles gladio micat*
b''. *Miles micat gladio utendo* (instr. déprédicatif)

= le soldat brille parce qu'il utilise l'épée
b'''. *Miles micat* = *Miles gladio utitur* → *Miles dimicat (gladio)* (instr. d'instrument)

Les données de la prose latine indiquent néanmoins que *dīmicāre* n'apparaît qu'épisodiquement avec un ablatif instrumental, ce qui signifie que, dès l'époque littéraire, le verbe dénotait le procès de combattre, la mention d'une arme paraissant superfétatoire. La poésie, en revanche, en attestant *dīmicāre* avec le nom d'une arme, remotiverait la formation du verbe en rendant sensible le verbe simple sous-jacent, souvent construit avec le nom d'une arme. C'est ce que paraît

34. L'instrumental déprédicatif sert « à ajouter un second prédicat concomitant au premier, représenté par le verbe personnel » (J. Haudry 1970 : 45). J. Haudry isole trois types d'instrumental déprédicatif : l'instrumental du gérondif (type *gladio utendo*), l'instrumental sur abstraits déverbaux (type *gladii usu*) et l'instrumental interne, le complément à l'instrumental entretenant un rapport sémantique interne avec le prédicat dénoté par le verbe conjugué.

35. Voir J. Haudry (1970 : 64) qui donne comme exemple *arare agrum aratro* « labourer un champ avec une charrue ». L'énoncé latin serait la synthèse de deux énoncés sous-jacents : *arare agrum* + *uti aratro*.

confirmer l'occurrence d'Ovide, en (13), qui corroborerait alors ce que les occurrences de Baebius Italicus et de Silius Italicus avaient laissé présager :

(13) *Vitricus et GLADIIS et ACVTA* ***dimicet*** *HASTA*
et uictor multa caede cruentus eat (Ov. *Rem.* 27-28)
Que ton beau-père **combatte** à la fois AVEC DES ÉPÉES et AVEC UNE LANCE ACÉRÉE et que, vainqueur, il aille ensanglanté dans l'immense carnage.

Outre ces attestations en poésie, cette hypothèse pourrait être également appuyée, en latin même, par l'existence du verbe *dīgladīrī*, attesté par Cicéron. La formation atypique avec le préverbe *di(s)-* invite d'emblée à supposer une influence, en matière de préverbation, de *dīmicāre* sur le dénominatif *dīgladīrī* [36]. Or, si la comparaison entre les préverbes est de mise, celle entre les radicaux l'est également : si *dīmicāre* autorise la création d'un *dīgladīrī*, c'est que le radical *mic-* a été perçu comme comparable à celui du radical *glad-* attesté dans *gladius* « épée ». *Dīmicāre* aurait donc bien partie liée avec l'idée de scintillement d'armes. Le préverbe *dis-* se retrouve également dans une famille morphologique sémantiquement proche : celle des verbes *fulgēre* « briller »/ *fulgurāre* « étinceler, faire des éclairs ». Ces verbes présentent les mêmes préverbés que *micāre* [37] : *diffulgurāre* « faire étinceler » et *effulgēre* – *effulgurāre* « briller, jeter une lueur ». Cette mise en parallèle viendrait confirmer que *dīmicāre* est bien en rapport morphologique avec *micāre*, si l'on considère que les verbes de signifié proche ont tendance à avoir des formations lexicales parallèles. Mais *dīmicāre* reste obscur du point de vue de la formation, d'une part parce que cette famille morphologique est de peu d'ampleur par rapport à celle du neutre *fulgur*et que, d'autre part, le préverbe *dis-* n'a pas été identifié : *dīmicāre*, senti comme un verbe simple, a pu se couper sémantiquement de sa famille morphologique.

C'est ce rapport sémantique que nous souhaiterions rétablir en nous demandant s'il existe à l'intérieur ou en dehors du latin, un rapport possible entre les traits /mouvement rapide/, /éclat/ et /combat/ isolés précédemment.

3. Approches translinguistiques des désignations et des significations : pour un élargissement anthropologique du champ d'investigation

Dans le cadre qui nous occupe, il s'agit de nous demander si des termes dénotant le mouvement rapide et/ou l'éclat (*métaphorisants*) ont pu donner naissance à des termes servant à exprimer l'idée de combat (*métaphorisés*) : nous

36. « Il n'y a pas de verbe *gladior* [...]. Mais Cicéron emploie *dīgladior*, sans doute d'après *dīmicō* » (A. Ernout & A. Meillet 1985, *s. v.* ***gladius***).

37. Sur la valeur sémique du préverbe *dis-* avec des radicaux signifiant autre chose que « briller », voir B. García-Hernández 1980 : 141 ; 170 (cf. *discurro* ; *diduco* ; *differo* ...).

aurions alors un moule métaphorique permettant de justifier le sens de *dīmicāre* et de confirmer son rapport morphologique avec *micāre*.

3.1. Un premier réseau métaphorique regroupe les notions de mouvement rapide – éclat, d'une part, et de mouvement rapide – feu, d'autre part.

3.1.1. Au niveau lexématique, le /mouvement rapide/ et l'/éclat/ entrent dans un rapport métaphorique d'équivalence, une même désignation servant à exprimer l'une ou l'autre notion selon les contextes. Les exemples de *micāre* ont révélé que ce rapport était anciennement documenté. Qu'en est-il dans les autres langues ? Existe-t-il d'autres désignations, en latin ou en dehors du latin, exprimant la même matrice ?

G. Cotton met le doigt sur une « équation sémantique » qui semble avoir affecté un certain nombre de langues : il avait constaté que les racines évoquant un « mouvement rapide » donnaient également lieu à des termes dénotant « l'éclat » ou la « lueur ». L'auteur propose une typologie de ces racines donnant lieu à une double interprétation sémantique [38].

À côté de ce premier rapport sémantique, les langues en établissent un second en présentant également des affinités entre les domaines /mouvement rapide/ et /feu/, ce dernier se singularisant par son vacillement, mais également par son extension rapide dans le cadre d'un incendie. C'est cette ambivalence sémantique que l'on retrouve dans le lat. *aestus*, *-us* M et l'a. fr. *brande/brante* F, tous deux issus d'une racine signifiant « brûler ». Les occurrences répertoriées sous (14) révèlent comment, selon les contextes, l'a. fr. *brande/brante* signifie « tremblement, agitation » (en14a) ou « feu, tison » (en14b) :

(14) a. *Mult urent soffert peine et ahan*
dol et travail por lur seinnur,
ore sunt en brande *et en pour* (*Prothelaus*, Richel. 2169, f° 21[b])
Beaucoup endurèrent grande peine, souffrance douloureuse et labeur pour leur seigneur et se trouvent désormais *dans l'agitation* et dans la crainte
b. *Et lor nef est trestote* brande (S. Brandan Ars. 3516, f° 103[c])
Et leur navire est *un* gigantesque *incendie*.

3.1.2. Au niveau syntagmatique, le vocabulaire du français atteste bien du rapport sémantique entre /mouvement rapide/ et /éclat/ : un terme comme *fulgurance* dénote ainsi sémantiquement une « action très rapide » (hyperbolisme dans la vitesse), tandis que sa morphologie, apparentée au latin *fulgur* « foudre » (dans sa luminosité), met en évidence l'idée de lumière, /éclat/ et /mouvement rapide/ se trouvant associés dans un même signifiant. Quant à la collocation *vitesse de la lumière*, elle atteste le lien entre les deux domaines,

38. G. Cotton 1950 : 436-441. Voir également M. Nyman 1987 : 234.

les physiciens ayant découvert que l'éclat de la lumière résultait de l'accélération ultra-rapide des sept couleurs du spectre lumineux. La collocation *partir en éclaireur* présente un intérêt analogue, puisque l'on voit comment un verbe de mouvement est associé, en discours, au terme *éclaireur*, dérivé d'*éclair* et pour lequel les traits /lumière/ et /rapidité/ (par l'anticipation suggérée) prévalent.

En latin, une recherche parmi les sujets-contrôleurs possibles de *micāre* a fait émerger l'idée qu'un nominatif comme *uena* invitait à réaliser la signification « battre, bouger rapidement » (voir 4a-4c). Mais une occurrence de Prudence prouve que la notion de mouvement n'est pas si éloignée de la notion d'éclat, puisque le nominatif *uena*, que nous avions associé à la signification « mouvement », entre en cooccurrence avec des termes relevant de la lumière artificielle (voir*auri… uena* ; *metalli… lux argentei*) :

(15) *Hoc ex lauacro labe dempta criminum*
ibant renati, non secus quam si **rudis**
auri *recocta* uena *pulchrum* splendeat,
micet metalli *siue lux* argentei
sudum polito praenitens purgamine (Prud. *Cath*. VII, 76-80)
De cette purification, une fois ôtée la souillure des péchés, ils allaient, renaissant, tout comme si ***la veine brute*** *de l'or*, recuite, *resplendissait* magnifiquement ou que *l'éclat* du métal argenté **scintillait** en se signalant par une belle lumière, après nettoyage et polissage

La veine, qui « bat », « bouge » (*micat*), peut alors être associée aux métaux lumineux, puis aux pierres précieuses (*gemmae*), puisque tous trois présentent un mouvement, un scintillement analogues [39]. L'a. fr. offre un emploi similaire, puisque le terme *vaine* est utilisé dès les XIIe et XIIIe s. pour dénoter le « filon de métal dans le sol » et la « raie dans une pierre précieuse ». Le fr. conserve une trace de cet emploi, puisque, dans l'idiolecte des lapidaires, on parle encore de *veine de marbre* ou de *veine de pierres précieuses*. Outre le fait que les veines des pierres ressemblent, par leur forme, aux veines du corps humain, il nous semble que la notion de mouvement (liée aux veines du corps humain) a également été transposée sur les métaux et pierres précieuses dont les veines, par leur scintillement, semblaient battre et rappelaient le battement des veines du corps humain. Le glissement d'une acception (« bouger rapidement ») à une autre (« briller, scintiller ») se retrouve donc jusque dans les emplois du lexique du français moderne.

3.1.3. Au niveau conceptuel, la civilisation iranienne accorde une place importante au feu et distingue trois feux différents en fonction des trois ordres de la société indo-iranienne : *Âtûr-Farnbag* pour l'ordre des prêtres, *Âtûr-*

39. Voir lat. *mīca* (dont est dérivé *micāre*) au sens de « paillette ». Pour M. Nyman (1987 : 225-226), c'est là le sens originel de ce nom.

Goshansab, pour l'ordre des guerriers et *Âtûr-Burzînmetr*, pour l'ordre des paysans [40]. C'est ici le mythe forgé autour du deuxième feu (celui des guerriers) qu'il est intéressant de relever, car la légende évoquée dans le livre du *Bundahishn* [41] (chap. XVIII § 12) met implicitement en relation les notions de feu et de mouvement rapide. Dans ce récit, le feu Goshansab saute, au moment de la destruction du temple des idoles, sur la crinière du cheval de Kay-Khosraw et, en faisant la lumière, met en déroute les ténèbres et les esprits du Mal. D'après M. Mokri (1982 : 16), l'origine de ce feu se cristallise autour de l'épisode de Goshansab bondissant sur le cheval. En effet, Âtûr-Goshansab signifie littéralement le « Feu aux chevaux mâles » : l'allusion aux chevaux sert alors à exprimer l'extrême rapidité de la lumière ou de l'éclair d'où provient ce feu. D'après M. Mokri, « l'attribution de ce temple aux guerriers s'explique par la comparaison des dits guerriers montés sur des chars tirés par des chevaux rapides avec le prototype cosmique qu'est la lumière ou l'éclair ». Ce mythe indo-iranien confirme les frontières poreuses entre nos trois domaines : /mouvement rapide/ > /éclat, lumière/ > /combat, guerre/.

Si les chevaux fonctionnent comme le parangon de la rapidité [42], on pourra souligner la pertinence onomastique de ces animaux dans les épopées ou les romans de chevalerie : le cheval d'Hector (Αἴθων) et la jument d'Agamemnon (Αἴθη) ont des noms qui évoquent le nom du feu, sans doute en raison de la couleur de leur robe, mais également, symboliquement, en raison de leur rapidité et de leur fougue sur les champs de bataille [43]. L'étalon de Don Quichotte, Rossinante, aurait été qualifié ainsi en souvenir de la tradition épique [44], mais également, dans une visée burlesque, par la réminiscence phonique des termes fr. *rosse*, esp. *rocín* « mauvais cheval », résultat de la collision homonymique entre a. fr. *ros* « roux » et fr. *ros* M / *rosse* F < **krs̥-* « courir » [45].

---

40. M. Mokri 1982 : 15.

41. « Première Création », nom traditionnellement donné à des textes cosmogoniques du Zoroastrisme en écriture pehlevi (IIIe s. ap. J.-C.).

42. Voir la racine **krs̥-* qui donne le lat. *currere* « courir » et sert, dans bien des langues, à dénoter le nom du « cheval » (v. h. all. *hros*, a. norr. *hross*, m. néerl. *ors*, néerl. *ros*, angl. *horse*, all. *Ross*, it. *rózza*, fr. *rosse*).

43. Voir L. Graz 1965 : 82.

44. À partir de l'adj. a. fr. *ros* < lat. *russus* « rouge, roux ».

45. Outre ces deux rapprochements, P. Guiraud a proposé de voir dans le fr. *rosse* une forme méridionale (voir *roussin*, *aroussin*) à partir de prov. *roussa* « épuiser, herser » < lat. *ruptiāre* « rompre ». Nous ne souscrivons pas à cette hypothèse, dans la mesure où le système du français atteste bien la tendance à associer le nom du cheval (voir fr. *alezan* M, hispanisme issu de l'arabe *'az'ar* « blond ardent, roux », fr. *bai* M < b. lat. *badius* « brun rouge », fr. *isabelle* M) ou d'une classe d'animaux (voir fr. *fauve* M) à la couleur de sa robe et que, d'autre part, l'adj. *roux* « sert spécialement à caractériser des animaux par la couleur de leur robe, la locution ***bêtes rousses*** (1549) englobant autrefois les cerfs, daims et chevreuils », A. Rey (dir.) 2010 : *s. v.* ***roux, rousse***. Voir également A. Rey (dir.) 2010 : *s. v.* ***alezan***, ***rosse*** et ***rossinante***.

3.2. Le deuxième réseau métaphorique associe les notions de mouvement et de combat.

3.2.1. Au niveau lexématique, on peut évoquer le cas du latin qui ré-exploite volontiers les verbes de mouvement pour leur conférer le sens contextuel de « combattre ». Tel est le cas de *contendere*, préverbé de *tendere* « tendre vers, marcher sur » ou de *concurrere* « courir sus à (l'ennemi), attaquer », ces deux verbes marquant une offensive. L'idée de mouvement rapide apparaît comme évidente, dans la synchronie du latin, pour le préverbé de *currere*, mais il en irait de même pour le verbe *uādere*, hyponyme de l'orthonyme *īre* spécialisé dans les emplois militaires, notamment chez Ennius, Lucilius, Tite-Live et Salluste [46].

Bien que d'étymologie douteuse, le gr. μόθος « ardeur belliqueuse, mêlée, tumulte du combat » a été rapproché de v. sl. *motatisę* « *agitāri* », sk. *mánthati*, *mathnáti* « remuer, battre, agiter » et lit. *mentùris* « bâton pour agiter ». L'idée d'agitation et de mouvement rapide est également à l'origine de l'orthonyme du nom de la guerre en grec (πόλεμος//πελεμίζω « agiter »).

On peut également s'arrêter sur le véd. *yúdhyati-* « combattre » qui, d'après A. Willi (2001), résulte d'une spécialisation du sens « aller droit, marcher droit (à l'ennemi) » rattaché à la racine **Hyeud^h-*. D'après R. Viredaz, cette « innovation sémantique [serait] illustrée également par all. *streiten*, lat. *contendere*, *aduersārī* » [47].

Enfin, on pourra évoquer l'angl. *quiver* qui peut dénoter le « tremblement » et le nom du « carquois, arc ». Une hypothèse étymologique consiste à rapprocher *quiver* de l'adj. *quick* « rapide » [48]. On retrouverait donc un lien sémantique entre la rapidité du mouvement et le caractère dévastateur de l'arc utilisé lors de combats.

3.2.2. Au niveau syntagmatique, on pourra évoquer ici la tendance des verbes de mouvement à entrer en collocation avec un complément dénotant la guerre ou le combat, tels lat. *bellum/-a mouēre*, *pugnam/bella inuadere*, *inīre proelia*, *bella ingredī*, *pugnas obīre*, *ad/incertamina īre*, *in bella/pugnam ruere* ou fr. *entrer en guerre*.

3.2.3. Au niveau conceptuel, les mythes indo-européens attestent indirectement de la vitalité de cette deuxième métaphore structurelle. Le dieu du « Vent » y représente, en effet, le double effrayant et dangereux du dieu du « Ciel lumineux » et incarne, en raison de sa violence et de la vigueur de ses bourrasques, le dieu de la guerre [49] : le vent, par ses souffles répétés, symboliserait

46. Voir M.-A. Soulétis-Julia (à paraître) : 163-165 et note 335.
47. A. Blanc, J.-P. Brachet & Ch. de Lamberterie *et alii* 2003 : 326.
48. Voir D. Harper 2001-2012 : *s. v.* ***quiver***.
49. Voir V. I. Abaev 1975 : 3-5 ; G. Dumézil 1985 : 140-141 ; J.-P. Brachet 1999 : 297.

donc le parangon de la rapidité et de la violence (guerrière) dans l'imaginaire populaire [50].

Si le nom du vent (**Wēyu-*, voir ind. *Váyu*, ir. *Vāyú*, v. lit. *Véjopatis* « Seigneur Vent », ukr. *Vij*) repose généralement sur une racine **wē-* « souffler », le nom du dieu grec Éole est à rapprocher d'une racine signifiant « vif, rapide » (// αἰόλος). Le dieu italique *Vulturnus* (« Celui qui tournoie », d'après l'étymologie populaire des Anciens) [51] entérinerait le rapport entre la rapidité et le tournoiement propres au vent, d'une part, et l'assimilation du vent à un dieu hostile et belliqueux. C'est cette motivation de la désignation du nom du vent que rend sensible ce passage de Silius Italicus, qui se fait peut-être, par ailleurs, l'écho d'une tradition folklorique bien avérée :

(16) *Vertice harenoso* candentis/éclat/, *flebile dictu,*
TORQUET /mouvement rapide/ *in ora* globos *Italum et* ***bellare*** maniplis
iussa laetatur ***rabie***/combat/. *Tum mole ruinae*
sternuntur tellure et ***miles*** et ***arma iubae***que (Sil. IX, 502-505)
Dans un tourbillon de sable – les larmes viennent à le dire ! –, IL [= Volturnus] FAIT TOURNOYER *des sphères brûlantes* contre le visage des Italiens et il se réjouit **de faire la guerre** aux manipules **avec une rage** sur commande. Alors, dans une ruine immense, gisent sur le sol **soldats**, **armes** et **panaches**.

Enfin, on pourra noter qu'un certain nombre d'épithètes qualifie indifféremment les vents ou les guerriers, les vents servant souvent de comparants aux guerriers [52].

3.3. Le troisième réseau métaphorique rassemble les notions de feu et de combat, d'une part, et d'éclat et de combat, d'autre part.

3.3.1. En grec, le datif δαΐ concentre le nœud du problème. Ce terme est un datif-locatif qui signifie chez Homère « dans le combat, dans la bataille ». H. Trümpy (1950) a fait l'hypothèse que ce terme désignait originellement le **1)** « feu », puis **2)** « le combat par feu », *i. e.* « l'incendie », enfin **3)** « le combat » (avec perte du sème spécifique /feu/) [53]. Dans cette perspective, δαΐ serait à

50. « *Vāyú*, le Vent » est un associé d'Indra, dieu guerrier, « en tant que "dieu premier", entraînant souvent Indra en tête, dans les cérémonies ou les hymnes dédiés à plusieurs divinités, et aussi en tant que **dieu rapide**, et encore en tant que **dieu atmosphérique et violent**, c'est-à-dire appartenant à la zone cosmique et à la nature profonde de la **deuxième fonction** [*i.e.* la fonction guerrière] », G. Dumézil 1985 : 141. « Le *Vāyu* indo-iranien était non seulement **violent**, mais **guerrier**, d'une manière différente de celle d'Indra », G. Dumézil 1985 : 141, note 4.

51. Voir Lucr. I, 287 ; Liv. XXII 46, 9, etc. Voir également l'étude de J. Heurgon 1936 : 111-113.

52. Tel l'adj. ζαχρηής/ζαχρειής « violent » en Hom. *Il.* XII, 347 = 360, XIII, 684, V 525. Voir également T. Taous 2012 : 260-267.

53. Sur cette hypothèse, voir L. Graz 1965 : 110 et note 4.

rapprocher de δαίω « brûler ». Cette reconstitution pose néanmoins problème, puisque, morphologiquement, les formes créto-mycéniennes n'attestent pas de *w* pour δαΐ, ce qui exclut un rapprochement avec le verbe δα(ϝ)ίω « brûler » et que, sémantiquement, les occurrences mycéniennes attestent déjà le sens de « combat ». Selon L. Graz (1965 : 112), il faudrait alors rapprocher ce datif de l'adjectif δᾱιος/δήιος « hostile », « ennemi ». Mais la collocation fréquente de cet adj. avec le terme πῦρ aurait contribué à influencer le sens de l'adjectif, selon un phénomène d'irradiation sémantique, et, par la suite, le sens du locatif δαΐ, accumulant dès lors les notions de feu et de combat.

Le lat. *tumultus* concentre en lui cette double idée, puisque, formé sur une racine signifiant « s'échauffer, gonfler (de colère), bouillir », le terme renvoie précisément au bouillonnement de la bataille. La colère devient alors un signe caractéristique du guerrier : « La hantise du feu est, depuis toujours, intégrée à l'imaginaire de la guerre, dans une perspective qui dépasse largement le seul Moyen Âge occidental, et nombreuses sont les occurrences de l'association mythique de l'ardeur du guerrier avec celle de l'élément igné [54] ».

L'idée que le feu puisse constituer une arme est également sensible dans l'a. fr. *brant/brand* M qui désigne, dans les épopées, la « lame de l'épée » puis « l'épée » à partir du sens de « tison, brandon » [55]. La dérivation sémantique conduisant de « brandon » à « lame de l'épée » résulterait d'une double analogie : d'une part, le feu constituait une arme de choix durant les guerres et pouvait donc entrer en cooccurrence avec n'importe quelle autre arme ; d'autre part, l'éclat du feu pouvait se confondre, sur les champs de bataille, avec le scintillement des épées.

Dans un rapport inverse, le nom d'une arme peut finir par dénoter le feu. Tel est le cas de gr. τόξον sing. « arc »/τόξα pl. « flèches » qui peut dénoter les « rayons du soleil ». Les composés, parce qu'ils mettent souvent en relation le nom de l'arc avec un métal scintillant (gr. ἀργυρό-τοξος, χρυσό-τοξος) ou évoquent les astres (gr. τοξ-ευτήρ/τοξ-ότης pour la constellation du Sagittaire), ont pu être reversés dans le champ sémantique de l'éclat et du feu. Une évolution sémantique analogue affecte le gr. βέλος N qui dénote « tout ce qui se lance », à savoir, aussi bien un « trait », une « arme de jet » que la « foudre ».

C'est ici que l'étymologie proposée par É. Benveniste sur le nom du « fer » est intéressante pour notre propos. Selon É. Benveniste [56], le nom du fer **isarno-*, dans les langues celtes et germaniques, est à rapprocher du nom du « dieu »

54. A. Labbé 1998 : 128.

55. Ces deux sens sont attestés simultanément dans les langues germaniques : a. nord. *brandr* « embrasement, bois de chauffage » > « lame de l'épée, glaive » ; a. h. all./m. h. all. *brant* « tison » > « épée étincelante » ; m. néerl. *brant* « feu, bûcher » > « arme étincelante, épée ». La notion d'embrasement est sensible dans l'a. fr. *brande* F, étudié en son temps.

56. É. Benveniste 1956 : 281.

**deiw*-, comme le révèleraient les correspondances sémantiques, dans les langues italiques, entre les deux radicaux. Le fer aurait été qualifié originellement de « céleste », « divin » en raison de sa provenance [57]. Si le rapprochement entre les racines **aisar* et **deiw* n'est pas téméraire, on peut alors supposer que, tout comme la racine **deiw* évoque la lumière du jour, de la même façon, la racine **aisar* dénote une idée similaire : le fer se caractériserait donc initialement par la brillance et la chaleur, qui se dégage au moment où la météorite touche le sol. Les Anciens, ayant constaté la malléabilité de ce métal en fusion, lui ont alors associé le dieu du feu (Héphaïstos – Vulcain). Homère, Hésiode et Virgile attesteraient indirectement de cette tradition en faisant d'Héphaïstos – Vulcain l'artisan des armes des héros.

3.3.2. Au niveau syntagmatique, le latin et le grec attestent simultanément des zones de recouvrement de *arma* et de *fulmina*, pour l'un, et de la polyphonie d'un terme comme βέλος, pour l'autre. Nonnos de Panopolis consacre le livre XXVIII des *Dionysiaques* à l'attaque brûlante des Cyclopes : le rapport poétique entre le feu-éclat et le combat se trouve dès lors remotivé, puisque les Cyclopes font littéralement de la foudre leur arme de jet :

καὶ Στερόπης ***κεκόρυστο* σέλας** μιμηλὸν ἑλίσσων,
αἰθερίαις στεροπῇσι φέρων ἀντίρροπον **αἴγλην**,
σβεστὸν ἔχων **ἀμάρυγμα**, τό περ τέκεν Ἑσπερίη **φλόξ**,
σπέρμα **πυρὸς** Σικελοῖο καὶ **αἴθοπος** ἐσχαρεῶνος (Nonn. *Dion*. XXVIII, 187-190)
... et Stérope ***s'est armé*** d'un **rayon** mimétique qu'il fait tournoyer ; il porte en contrepoids **un éclair aux lueurs éclatantes qui brûlent dans les airs** et tient éteint **un vif éclat**, **torche** qu'enfanta Vesper, rejeton du **feu** sicilien et de son foyer **ardent**.

Pour le latin, on pourra mentionner la collocation du verbe *fouēre* et des accusatifs *bella* et *certamina* (voir Verg. *Aen*. X, 93 ; Sil. XVI, 470). En moyen français, les vers suivants de Louise Labé prolongent la tendance des textes antiques, en plaçant sur la même chaîne syntagmatique, les termes *feus* et *dars* :

(18) *Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,*
Que nouveaux ***feus*** *me gette et nouveau* ***dars*** (Louise Labé, *Œuvres*, Sonnet III)

Ces zones de recouvrement ne sont pas seulement avérées en poésie : elles le sont également dans la langue courante. En effet, le fr. moderne atteste des zones de recouvrement entre champ sémantique du feu et champ sémantique du combat (fr. *La guerre s'embrase*, *La guerre éclate*, *rallumer des tensions*, *La poudrière des Balkans* ...).

57. É. Benveniste 1956 : 283.

3.3.3. Venons-en, pour finir, au niveau conceptuel. Dans le domaine indo-iranien, on peut évoquer le panthéon, qui fait collaborer le dieu de la lumière (*Mitra*) et le dieu farouche (*Varu-Ga*), deux aspects d'une même divinité [58]. De même, le nom des jeunes guerriers arya repose sur l'adj. *iṣmín* signifiant « ardent, déchaîné » [59].

Pour le domaine gréco-latin, on pourra mentionner le pouvoir de l'égide d'Athéna qui, par la clarté qu'elle réfléchit, atterre les combattants. Cette pratique d'intimidation se retrouve dans l'éclat de l'armement des guerriers, qui a pour vocation d'impressionner l'adversaire (voir 6a, où *micāre* coïncide avec l'idée de terreur). En Gaule, les données archéologiques révèlent également la pertinence du panthéon, qui associe très souvent Vulcain à Mars [60].

Dans le domaine étrusque, enfin, le dieu Culsans, équivalent de Mars-Arès, dispose de la foudre [61], tandis que, sur le vase François de Vulci, le dieu *Vel* [62] est associé au pic-vert, oiseau de Mars.

Enfin, les images et périphrases littéraires indiquent également le rapprochement entre les domaines de l'éclat, du feu et du combat dans l'imaginaire collectif. Ainsi, le fourbissage des armes et le fait de leur rendre leur éclat sont-ils un indice de combat imminent (voir 10b). Un passage des *Géorgiques* associe ainsi implicitement l'oxydation du fer avec les temps de paix ; *a contrario*, le scintillement des armes est à mettre en relation avec l'activité guerrière :

(19) *Scilicet et tempus ueniet, cum finibus illis*
agricola incuruo terram molitus aratro
exesa *inueniet* ***scabra robigine*** **pila**,
aut grauibus rastris galeas pulsabit inanis
GRANDIA que effossis mirabitur OSSA sepulcris (Verg. *Georg.* I, 493-497)
Assurément, il viendra aussi le temps où, dans ces contrées-là, le laboureur, ayant remué la terre de sa charrue recourbée, trouvera ***des javelots rongés*** **par une rouille rugueuse** ou que, de ses pesantes bêches, il heurtera des casques vides et s'étonnera de voir, dans les sépulcres déterrés, DES OSSEMENTS GIGANTESQUES.

Quant au rapport entre le feu et le combat, nous avons eu l'occasion de voir que la fureur guerrière était à mettre en relation avec la colère ; or, J. Taillardat (1977 : 351) a relevé une matrice associant mécaniquement la colère avec le feu. Le verbe *micāre* se trouve ainsi employé par Sénèque dans le *De ira* (I, 1, 3) pour

58. G. Dumézil 1992 : 155-158.
59. Voir G. Dumézil 1985 : 140.
60. M. & P. Vauthey 1962 : 336.
61. J.-R. Jannot 1987, chap. 6.
62. Entre autres, « maître du feu » et possiblement assimilé à Vulcain (voir J. Heurgon 1936 : 113 et 114, note 1). J. Heurgon propose, plus généralement, de voir dans le dieu Vel une variante dialectale de Tinia, équivalent du Jupiter romain, puisque, comme l'indique la toponymie, Vel « règne à la fois sur le feu des volcans et sur l'eau des rivières et il a ce caractère de dieu universel et souverain » (J. Heurgon 1936 : 113 et 117-118).

décrire les caractéristiques physiques de l'homme colérique, généralement incarné par le héros Achille. La métamorphose physique d'un guerrier, empli de fougue guerrière, correspond alors à l'héroïsation qui l'affecte : d'une taille gigantesque (*grandia* ... *ossa* en 19) et doté d'un visage monstrueux ou auréolé d'une lumière atypique, le guerrier accède au rang de demi-dieu et se trouve marqué par un signe qui n'échappe pas au commun des mortels [63] ... et c'est une fois encore le même verbe *micāre* qui est utilisé pour renvoyer au rayonnement de ce nouvel astre qui entérine l'héroïsation du guerrier ou l'apothéose de l'*imperator*.

4. Conclusion

Cette étude menée autour des verbes *micāre* et *dīmicāre* a été l'occasion de montrer la richesse sémantique et métaphorique de cette famille de mots. En étudiant les différentes matrices sous-jacentes aux notions de mouvement rapide, de feu/éclat et de combat, nous espérons avoir démontré la très probable appartenance de *dīmicāre* à la famille de *micāre*. Dans le cas précis de ces deux verbes, la métaphore entre éclat-combat ne fait plus image, puisque ces deux termes ne sont que rarement rapprochés dans le discours latin : nous espérons avoir fait revivre une image, subtilement suggérée par les hapax des poètes latins. La théorie des matrices métaphoriques, tout en réaffirmant ponctuellement la double signifiance du signe poétique telle que l'envisageait É. Benveniste – à la fois « signifique et iconique » –, contribue également, dans une perspective plus générale, à l'élaboration d'une véritable anthropologie de la sémantique.

Tatiana Taous
Université de Nice – Sophia Antipolis
Centre Alfred Ernout (EA 4080)

Références bibliographiques

Textes anciens

L'épopée de Gilgamesh, texte établi d'après les fragments babyloniens, assyriens, hittites et hourites, traduit de l'arabe et adapté par A. Azrié. Texte accessible en ligne en format pdf.

Pour les textes des œuvres latines et grecques, nous avons consulté les éditions de la CUF. Sauf indications contraires, les traductions sont toutes personnelles.

63. Voir G. Dumézil 1985 : 230-234 et C. O. Tommasi Moreschini 2007.

Études linguistiques et anthropologiques

ABAEV V. I. 1975, « Contribution à l'histoire des mots », *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Paris, p. 1-11.

BENVENISTE É. 1956, « Le nom celtique du fer [**isarnom*] », *Celtica* 3, M. DILLON (dir.), p. 279-283.

— 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2 volumes.

— 1974a, « Comment s'est formée une différenciation lexicale en français. [*amenuiser / menuisier*] », *PLG* II, p. 258-271 [tiré de *Cahier Ferdinand de Saussure* 22, 1966, p. 15-28].

— 1974b, « Structure de la langue et structure de la société », *PLG* II, p. 91-102 [tiré de *Linguaggi nella società e nella tecnica*, 1970, p. 459-460].

BLANC A., BRACHET J.-P. & LAMBERTERIE Ch. (de) *et alii* 2003, « Chronique d'étymologie latine 1 », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 77, 2, p. 313-340.

BRACHET J.-P. 1999, « Latin *proelium* : Poétique et étymologie », dans A. BAMMESBERGER, C. HAEBLER, G. NEUMANN (dir.), *Historische Sprachforschung* 112, 2, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 286-298.

COSTAS RODRIGUEZ J. 1980, *Aspectos del vocabulario de Q. Curtius Rufus. Estudio Semántico-Lexicólogico. Contribución al problema de su datación*, Université de Salamanque.

COTTON G. 1950, « Une équation sémantique. Mouvement rapide = lueur, éclat », *Les Études Classiques*, p. 436-441.

DUMÉZIL G. 1985, *Heur et malheur du guerrier*, Paris, Flammarion.

— 1992, *Mythes et dieux des Indo-européens*, Paris, Flammarion.

FLOBERT P. 1975, *Les verbes déponents latins. Des origines à Charlemagne*, Paris, Les Belles Lettres.

GARCÍA-HERNÁNDEZ B. 1980, *Semántica estructural y lexemática del verbo*, Barcelone, Ediciones Avesta, Reus.

GRAZ L. 1965, *Le feu dans l'*Iliade *et l'*Odyssée – *YP, champ d'emploi et signification*, Paris, Klincksieck.

HAUDRY J. 1970, « L'instrumental et la structure de la phrase simple en indo-européen », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 65, 1, p. 44-84.

— 1985, « La reconstruction », dans *La Linguistique* 21, Paris, PUF, p. 91-107.

HEURGON J. 1936, « Voltur », *Revue des Études Latines*, 14, p. 109-118.

JANNOT J.-R. 1987, *À la rencontre des Étrusques*, Ouest France Université.

LABBÉ A. 1998, « La croix, l'épée et la flamme : autour de l'incendie d'Origny dans *Raoul de Cambrai* », *Feu et lumière au Moyen Âge*, travaux du Groupe de Recherches de « Lectures Médiévales », Université de Toulouse II, Éditions Universitaires du Sud, tome 1, p. 121-157.

Lakoff G. & Johnson M. 1980, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, traduit de l'américain par M. de Fornel et J.-J. Lecercle (1985), Paris, les Éditions de Minuit.

Loth J. 1929, « Notes étymologiques et lexicographiques n° 474 : cornique *dysmygy* ; gallois *dechymmyg* ; *myg* et ses composés ; vieil et moyen-irlandais *dimicen* », *Revue celtique*, 46, p. 150-153.

Mokri M. 1982, *La lumière et le feu dans l'Iran ancien (origine, structure, développement et systématisation) et leur démythification en islam (spiritualité iranienne et libéralisation des idées par l'Islam face à l'obscurantisme millénaire et le pouvoir absolu*, Université de Toulouse II, Éditions Peteers.

Nyman M. 1987, « Semantic Selection Properties and Etymology. Latin *mīca* »,*Glotta*, 65, p. 221-239.

Soulétis-Julia M.-A. (à paraître), *Genèse en latin des supplétismes verbaux des langues romanes*, Latomus.

Taillardat J. 1977, « Images et matrices métaphoriques », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 36, 4, p. 344-354.

Taous T. 2012, « Lat. *uinum miscēre – proelia miscēre* / fr. *mélange* et *mêlée*. Retour sur la genèse d'une structure sémantico-syntaxique », dans A. Christol & O. Spevak (dir.) *Lingua Latina – Les évolutions en latin*, Paris, L'Harmattan, p. 253-273.

Tommasi Moreschini C. O. 2007, « Ascagne et la 'splendeur royale'. À la recherche d'une image indo-européenne à Rome », *Revue des Études Latines*, 84, p. 112-146.

Vauthey M. & P. 1962, « À propos du buste de Vulcain de Terre-Franche (étude complémentaire) », *Revue archéologique du Centre de la France*, 1, p. 335-347.

Dictionnaires

Balsan Fr. 1935, *Étude méthodique du vocabulaire latin-français*, Paris, Hatier.

Bréal M. & Bailly A. 1918, *Dictionnaire étymologique latin*, Paris, Hachette.

Chantraine P. (*et alii*) 1968-1980, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck.

Daremberg Ch. & Saglio É. 1877-1919 (dir.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Paris, Hachette, 9 volumes.

Döderlein L. 1841, *Handbuch der lateinischen Etymologie*, Leipzig.

Ernout A. & Meillet A. 1985, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932 (pour la 1re édition).

Gardin Dumesnil J.-B. 1827, *Synonymes latins, et leurs différentes significations*, dictionnaire revu et complété par N. L. Achaintre, Paris, Delalain.

Harper D. 2001-2012, *Online Etymology Dictionary*, accessible à l'adresse http://www.etymonline.com/index.php.

Jacob F. 1883, *Lexique étymologique latin-français*, Paris, Delalain.

Rey A. (dir.) 2010, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.

Rich A. 1883, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, 3e édition.

VAAN (de) M. 2008, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden.

VALPY Fr. 1828, *Etymological dictionary of the Latin language*, London.

WALDE A. & HOFMANN J. B. 1938, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg.

WHARTON Ed. R. 1890, *Etyma Latina – An Etymological Lexicon of Classical Latin*, London.

Suite du sommaire, vobis legimus

Laurence Gosserez (dir.), Le *Phénix et son autre. Poétique d'un mythe des origines au XVIe siècle* : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Interférences », 2013, 359 pages. (B. Bakhouche) 233

Antonino Grillone, *Gromatica militare* : Bruxelles, coll. « Latomus », n° 339, 2012, 268 pages et plans hors page. (Chr. Nicolas) 235

Philippe Guisard et Christelle Laizé (dir.), *Expériences et représentations de l'espace* : Paris, éditions *Ellipses*, 2012, 630 pages. (Chr. Gouillart). 236

Rosario López Gregoris (dir.), *Estudios sobre teatro romano. El mundo de los sentimientos y su expresión* : Saragosse, Libros Pórtico, 2012, 575 pages. (S. Luciani) 239

Jean-Paul Morel et Agnès Rouveret (dir.), *Le Temps dans l'Antiquité*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, collection « cths histoire », n° 52, 2013, 246 pages. (B. Bakhouche) 241

Pascale Paré-Rey, Flores et acumina. *Les* sententiae *dans les tragédies de Sénèque* : Paris, collection « Études et Recherches sur l'Occident Romain – CEROR », 2012, 432 pages. (A. Casamento) 243

Rémi Poignault (dir.), *Présence de la danse dans l'Antiquité. Présence de l'Antiquité dans la danse*, Actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand (11-13 décembre 2008) : Clermont-Ferrand, « Caesarodunum » XLII-XLIII bis, 2013, 436 pages. (E. Raymond) 246

Mark Thomson, *Studies in Historia Augusta* : Bruxelles, collection « Latomus » n° 337, 2012, 155 pages. (R. Loriol) 247

Sophie van der Meeren, *Lectures de Boèce*. La Consolation de Philosophie : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 240 pages. (B. Goldlust) . . . 249

Consignes aux auteurs 253

BIBLIOGRAPHIES

Sophie Aubert-Baillot — Bibliographie sur Cicéron, *Correspondance*, volume II 209

Séverine Clément-Tarantino — Bibliographie sur Virgile, *Géorgiques* III-IV . . . 214

Paul-Marius Martin — Bibliographie sur Tite-Live, Livre I – Addendum à la Bibliographie (*Vita Latina* 186-187) . . 218

VOBIS LEGIMUS

Jacques-Emmanuel Bernard, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron* : Paris, Honoré Champion, 2013, 541 pages. (P.-M. Martin) 219

Michel Briand (dir.), *La trame et le tableau. Poétiques et rhétoriques du récit et de la description dans l'Antiquité grecque et latine* : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection « La Licorne », n° 101, 2012, 518 pages. (R. Glinatsis) 220

Nicole Charreyron, *Éthique et Esthétique du récit de voyage à la fin du Moyen Âge* : Paris, Honoré Champion, 2013, 539 pages. (L. Louison). 224

Carl Deroux (dir.), *Studies in Latin Literature and Roman History XVI* : Bruxelles, Collection « Latomus », 2012, 670 pages. (M. Ledentu) 225

Fabrice Galtier, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite. Étude des schèmes tragiques dans les* Histoires *et les* Annales : Bruxelles, collection « Latomus », n° 333, 2011, 344 pages. (A. Malissard). 227

Florence Garambois-Vasquez (dir.), *Claudien : Mythe, histoire et science* : Publications de l'Université de Saint-Étienne, Collection « Antiquité », *Mémoires du centre Jean Palerme*, n° 36, 2011, 171 pages. (J. Meyers) 228

Alessandro Garcea, *Caesar's* De analogia. *Edition, Translation, and Commentary* : Oxford, Oxford University Press, 2012, x + 304 pages. (P.-M. Martin) 230

Benjamin Goldlust, *Maximien*, Élégies, *suivies de l'*Appendix Maximiani *et de l'*Épithalame pour Maximus *d'Ennode de Pavie* : Paris, Les Belles Lettres, Collection « La roue à livres », 2013, 220 pages. (B. Bureau). 232

VITA LATINA

Anno MMXIV Nº 189-190

INDEX

Giambattista Cairo	Tullus Hostilius fondateur de Rome	5
Sophie Aubert-Baillot	L'influence de la *disputatio in utramque partem* sur la correspondance de Cicéron	21
Jacques-Emmanuel Bernard	Lettres et discours : la *persona* de Cicéron après l'exil	40
Véronique Léovant-Cirefice	Les lettres de l'exil dans la correspondance de Cicéron : une thérapie de la douleur ?	54
Marie Ledentu	*Labor* poétique et *res gestae Caesaris* : poésie et refondation dans les *Géorgiques*	70
François Ripoll	Une lecture de l'épisode du jardinier de Tarente (Virgile, *Géorgiques* IV, 116-148)	89
Emmanuelle Cimolino-Brébion	Scipion l'Africain chez Tite-Live : remarques sur le portrait d'un jeune général exceptionnel	104
Jérôme Lagouanère	Les usages du stoïcisme dans le *De spectaculis* et le *De pallio* de Tertullien	122
Paul Mattei	Christianisme et philosophie dans le *De pallio*. Notes cursives sur deux thèmes majeurs du traité : la foi comme *melior philosophia* ; nature, coutume et changement	149
Agnès Molinier Arbo	Le costume en Afrique à l'époque sévérienne : réalités et symboles dans le *De Pallio* de Tertullien	158
Tatiana Taous	Autour de lat. *micāre* / *dīmicāre* – La théorie des matrices métaphoriques au service de l'anthropologie et de la reconstruction sémantique	181

Pour la suite du sommaire, voir page intérieure

Avec le soutien du CNL Centre national du livre